

La Rochelle, été 1922.

– Regardez là-bas ! Le rayon vert... Vous l'avez vu ? Vous n'avez rien vu n'est-ce pas ? Vous êtes nouvelle ici. Le dernier liseré de soleil à son coucher peut basculer du rouge au vert durant quelques secondes, mais on dit qu'il n'apparaît qu'aux insensés. On dit aussi que ceux qui l'ont vu se jettent dans la mer et qu'on ne repêche jamais leur cadavre, pourtant leurs noms résonnent dans les coquilles vides abandonnées sur les plages. Vous pensez certainement que ce rayon vert n'est qu'une légende, un crépuscule insaisissable inventé par les poètes ? Vous ignorez tout des choses de ce monde, vous ignorez qui était Alma, cette femme que la nuit a ensevelie sous mes yeux.

C'était l'été 1920, nous débarquions sur les rives atlantiques pour des noces immortelles. Le mariage rendait Alma si heureuse qu'elle caressait ma peau et m'empoignait avec la ferveur d'une jeune fille éprise de vie. Laissez-moi vous parler plus intimement de ses mains. J'avais pour chacun de ses doigts une fascination particulière et toute légitime, de la pulpe de son index à la maladresse de l'annulaire alourdi par ce lien nouveau, je pouvais dire quelle veine battait et quelle autre paressait sous la paume de ma belle Alma. La main, disait-elle, est un organe magique qui ressent avec le seul secours de l'imagination et ses tendres extrémités dessinaient sur ma peau des voies de plaisir inexplorées. Je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde et croyez-moi, je ne pensais pas que ce serait ici, avec vous.

Cet été-là, nous étions logés à La Rochelle dans une mansarde près de la Tour Saint-Nicolas, au-dessus d'une épicerie fine aux saveurs exotiques. Un parfum d'orient flottait dans le petit appartement, balayé par l'ivresse des premiers engagements que l'illusion habille de certitudes. Elle voulait tout faire, tout voir, tout toucher et chaque crépuscule l'émerveillait. S'il n'y avait pas eu cette voix rauque qui résonnait au-dessus de nos têtes depuis les noces, notre bonheur aurait été parfait. Quand je regardais Alma enfiler et jeter sur le lit les vêtements que je lui présentais sa joie était toujours intacte, mais la voix grave s'interposait continuellement entre nous comme un voile vibrant.

Cela faisait deux ans que j'accompagnais Alma de théâtre en théâtre, nous fréquentions les plus beaux hôtels des capitales. Dans les loges, je sentais l'odeur du fard, des lourds tissus pesants que je transportais pour elle et que je laissais parfois échapper comme des voiles usées. Nous nous étions connus à Vienne, dans une maroquinerie près de la Stephanplatz.

Déjà ses mains ne trompaient pas. Sa manière avide de me serrer contre elle avait rempli la solitude qui m'habitait jusque-là. Nous avons vécu des moments heureux dans l'odeur de poudre et de fumée des scènes européennes où je l'attendais en coulisses pour lui donner le courage d'affronter les regards impitoyables, assister à tous ses succès et apaiser ses doutes. Elle me portait aussi à sa manière et nos nombreux déplacements nous rapprochaient. Nous rêvions parfois d'un endroit à nous, mais cela ne durait jamais longtemps, puis cette voix d'homme est entrée dans nos vies.

Un soir d'août sur la grève de Châtelailon, près de La Rochelle, le crépuscule fut court. J'étais dans la voiture, portant des affaires que nous avions emportées pour passer quelques jours sur l'île d'Aix, quand le soleil s'abîma dans les flots face à l'ancien Château d'Alon. La voix grave et importune lança : « Regarde là-bas, le rayon vert ! »

Une lueur émeraude traversa l'espace et les yeux écarquillés d'Alma. Elle se figea sous un masque de terreur, mais l'intrus mal avisé ne remarqua rien, pas plus que moi. Un fantôme l'avait emportée dans la nuit mauve.

Alma était comédienne et avait une sainte horreur du vert. Vous vous demandez certainement pourquoi. En réalité peu de gens connaissent l'origine de cette superstition des comédiens, il faut remonter à l'époque des tréteaux de rue pour comprendre pourquoi le vert est banni au théâtre. On raconte que la teinture verte ne tenait pas sur les vêtements et que pour confectionner des costumes de cette couleur il fallait les peindre au vert-de-gris, un pigment instable et corrosif proche du cyanure, qui s'obtenait de lamelles de cuivre mêlées à du vinaigre, du citron ou de l'urine. Alma m'a raconté cette légende après une première de la pièce maudite *Macbeth* à Londres. Des comédiens seraient morts de porter sur les planches un vêtement teint au vert-de-gris, cette même légende rapporte que Molière portait du vert lors de la dernière représentation du *Malade imaginaire*.

Je vous laisse imaginer la terreur de ma belle comédienne quand l'éclair de jade du rayon vert traversa le ciel de Châtelailon ce soir-là, dégorgeant son lot de malheur sur la ligne d'horizon. Blême et tremblante, elle entendit les trois coups frappés sur la porte du malheur comme on annonce l'entrée en scène du diable et de sa horde. Sur cette plage baignée de silence, un filtre vert avait fait vaciller l'éternité. Cette maudite superstition venait d'empoisonner son mariage, ses projets, son avenir, tout empestait soudain le cyanure. Le rayon vert, comme un terrible présage, lui avait fait entrevoir une destinée tragique à laquelle il lui fallait échapper.

Elle voulut rentrer précipitamment à La Rochelle et insista pour s'arrêter sur la route. On s'enfonçait dans les marais quand elle bondit hors de la voiture pour disparaître. La voix grave, affolée s'élança à sa poursuite.

Quand Alma reparut enfin, son teint avait viré au vert et la voix avait disparu. Je ne lui avais jamais vu cette mine atroce. Elle me remplit soudain d'une chaleur pesante que je ne lui connaissais pas. Son corps n'avait plus la même saveur et ce que je crus être de la sueur ruisselait sur le cuir de ma peau. De retour dans la petite chambre, elle arracha les rideaux verts et me fit promettre de ne plus jamais m'ouvrir à personne.

À compter de ce jour, elle ne posa plus les mains sur moi. Je lui inspirais de l'horreur. Qu'avais-je fait ? Et cette voix grave et rauque qui nous harcelait depuis le jour du mariage, où était-elle passée ? Je finissais par la regretter. Alma était entrée dans un mutisme effrayant, l'amour, l'espoir, la joie, tout avait disparu de l'appartement, même les parfums exotiques n'exhalèrent plus qu'une odeur nauséabonde qui me soulevait le cœur. Cette moiteur moribonde et le regard dégoûté d'Alma me plongeaient dans un trouble profond, je ne reconnaissais plus rien, le crépuscule avait empoisonné notre existence. J'aurais tout donné pour errer à nouveau dans le théâtre de Vienne, entendre les tonnerres d'applaudissements et goûter les caresses excitées par le succès, mais on ne peut remonter le temps et je connaissais assez la tragédie pour savoir qu'elle est inéluctable.

Alma empilait les journaux, elle achetait tous les titres qu'elle trouvait. La disparition récente d'un jeune comédien agitait la presse locale car l'enquête semblait se resserrer peu à peu autour de La Rochelle. Un matin, la police vint sonner à notre porte. Alma répondit à leurs questions sur le palier et je ne pus entendre leur conversation. Elle reparut bouleversée.

Une semaine plus tard, elle fit irruption dans la chambre affolée.

– Il faut partir, maintenant.

Elle m'empoigna et je me laissai porter sans broncher. Ses mains adorées me serraient à nouveau avec une ferveur désespérée.

Sur le quai de la gare, elle semblait fuir quelque chose, quelqu'un. Les yeux baissés, elle traversa la foule indifférente et s'enfonça dans un compartiment. Sous l'effet du ballotement, des cahots et des secousses répétées, la nausée me saisit à nouveau.

– Qu'y a-t-il bon sang Alma ? Regarde-moi, lève les yeux, s'il te plaît.

Le sifflet retentit, le wagon s'ébranla et un soupir de soulagement creusa son visage. Elle tendit vers moi une main inquiète et retint sa respiration. Des voix s'élevaient à l'entrée du wagon qui semblaient nous chercher, les pas se rapprochaient.

– Ne m’abandonne pas, murmurait-elle, mais les sons restaient prisonniers dans sa gorge.

– T’ai-je déjà abandonnée Alma ?

Les bruits s’arrêtèrent à quelques mètres de notre compartiment, c’étaient encore des policiers.

Puis plus rien.

– Ils sont partis ? demanda-t-elle.

Comment pouvais-je le savoir ? Son corps se raidit quand le train fit halte brusquement au milieu de la voie, je perdis l’équilibre et malgré son geste désespéré pour tenter de me rattraper, je chutai violemment sur le sol. Le bruit avait dû alarmer les passagers car quand je repris mes esprits, un homme me toisait, horrifié et de son bras lourd retenait les témoins massés derrière lui.

Je les entendais murmurer.

– Quelle horreur ! Comment peut-on faire une chose pareille ?

– Mon Dieu c’est une tête, là ! Et on dirait un avant-bras...

La femme perdit connaissance. Je ne comprenais toujours pas, je ne voyais qu’Alma menottée qu’on emportait loin de moi.

– Refermez cette valise, ordonna l’inspecteur, on en a assez vu. Le légiste examinera le cadavre, mais cela ne fait aucun doute, c’est bien son mari là-dedans, le fameux comédien, du moins ce qu’il en reste. La gravure sur le cuir parle d’elle-même. *Just married*, quelle ironie... Faites-moi nettoyer tout ce sang et envoyez ce maudit bagage au dépôt des pièces à conviction !

J’eus le sentiment terrible de l’avoir trahie, elle qui m’avait confié son plus lourd secret. J’étais plantée là, ouverte aux regards et incapable de bouger, empêtrée dans le compartiment à bagages, une misérable valise étalant aux yeux du monde la preuve accablante de son crime. On me referma délicatement sans prendre la peine de me verrouiller pour me conduire jusqu’ici, au milieu de tous ces objets sordides. C’était il y a deux ans jour pour jour.

La Rochelle, Tour de la Lanterne, dépôt des scellés et pièces à conviction.

– Pardonnez mon indiscretion, mais votre étiquette indique *Vol à main armée*. Savez-vous si l’odeur du sang finit par disparaître sur le cuir ?

1643 mots